VOL. LIV — SAINT-BONIFACE, MANITOBA, 24 DECEMBRE 1924 — No. 5

ABONNEMENTS
Canada, par année $1.00
Etats-Unis, par année 1.50
Europe, par année 2.50

Tarif des Annonces
Par pouce ....50 sous
ANNONCE LEGALES
1ère insertion, parligne ....12 sous
Chaque insertion subséquente 8 sous

N. B.—Les annonces de naissances, mariages et sépultures seront insérées au taux de 35 sous chacune. Petites annonces, 50 sous.

LE MANITOBA

JOURNAL HEBDOMADAIRE.

LE MANITOBA
EST PUBLIE ET IMPRIME
TOUS LES MERCREDIS

Toutes communications concernant le journal ou l'imprimerie devront être adressées :

Le Manitoba
Publié par A. GAUVIN

42, Avenue Provencher
SAINT-BONIFACE - MANITOBA
Téléphone : 1235

NOËL

HEUREUX NOEL A TOUS!

Gloria in Excelsis Deo! Et in terra Pax hominibus . . .!

LA LEGENDE DU CHEVRIER

Comme ils n'ont pas trouvé place à l'hôtellerie,
Marie et saint Joseph s'abritent pour la nuit
Dans une pauvre étable où l'hôte les conduit,
Et là Jésus est né de la Vierge Marie.

Il est à peine né qu'aux pâtres d'alentour,
Qui gardent leurs troupeaux dans la nuit solitaire,
Des anges lumineux annoncent le mystère.
Beaucoup sont en chemin avant le point du jour.

Ils portent à l'Enfant, couché sur de la paille,
Entre l'âne et le boeuf qui soufflent doucement,
Du lait pur, des agneaux, du miel ou du froment,
Tous les humbles trésors du pauvre qui travaille.

Le dernier venu dit: "Trop pauvre, je n'ai rien
Que la flûte en roseau pendue à ma ceinture,
Dont je sonne, la nuit, quand le troupeau pâture,
J'en peux offrir un air, si Jésus le veut bien".

Marie a dit que oui, souriant sous son voile...
Mais soudain sont entrés les mages d'Orient:
Ils viennent à Jésus l'adorer en priant,
Et ces rois sont venus guidés par une étoile.

L'or bradé, étincelant, leur manteau rouge et bleu,
Bleu, rouge, étincelant comme un ciel à l'aurore,
Chacun d'eux prosterné devant Jésus, l'adore;
Ils offrent l'or, l'encens, la myrrhe à l'Enfant-Dieu.

Ebloui, comme tous, par leur train magnifique,
Le pauvre chevrier se tenait dans un coin;
Mais la douce Marie: "Etes-vous pas trop loin
Pour voir l'Enfant, brave homme, en sonnant la musique?"

Il s'avance troublé, tire son chalumeau
Et, timide d'abord, l'approche de ses lèvres;
Puis, comme s'il était tout seul avec ses chèvres,
Il souffle hardiment dans la flûte en roseau.

Sans rien voir que l'Enfant de toute l'assemblée,
Les yeux brillants de joie, il sonne avec vigueur;
Il y met tout son souffle, il y met tout son coeur,
Comme s'il était seul sous la nuit étoilée.

Or, tout le monde écoute avec ravissement;
Les rois sont attentifs à la flûte rustique,
Et quand le chevrier a fini la musique,
Jésus, qui tend les bras, sourit divinement.

Jean AICARD.

INCOMPETENCE

Encore une fois le Premier-ministre du Manitoba, M. Bracken vient de donner une preuve de sa clairvoyance et de ses aptitudes à administrer les affaires de la Province.

Depuis plusieurs années M. J.-D. McArthur travaillait à l'établissement d'une usine de pulpe au Manitoba.

Ce monsieur avait reussi à intéresser des capitalistes américains à placer dans cette entreprise au-delà de sept millions de dollar.

L'usine devait être construite à St-Boniface et déjà nos ouvriers pouvaient voir le jour où ils trouveraient une occupation sure et de bons gages.

C'eut été le commencement d'une nouvelle ère de prospérité pour notre ville et pour toute la Province.

Inutile de donner ici tous les détails de cette entreprise et de son étouffement.

Les grands quotidiens ont déjà renseigné le public sur ce point.

Sous le fouet du Free Press, notre premier ministre a autorisé l'emploi de tous les moyens propres à étouffer l'entreprise.

Oui, vraiment la province du Manitoba est bien gouvernée; nous allons bien de l'avant et avec encore un ou deux sauts semblables nous tomberons dans le gouffre de la ruine.

Heureusement que pour nous consoler, nous pourrons encore payer la double taxe sur le revenu, sans compter les autres taxes de toutes sortes qui nous écrasent et nous rendent actuellement la vie si agréable.

Qu'il fait bon d'être gouverné par M. Bracken!

Et, dire que ce monsieur se prépare maintenant à prendre la direction du département du Trésorier-Provincial, M. Black ayant démissionné pour se trouver ailleurs un meilleur entourage.

Pour un homme qui ne doute de rien, en voilà surement un!

Après son écrasement du Wheat Board, mesure qu'il avait lui-même proposée à la Législature, l'on n'a pas à s'étonner de sa conduite vis-à-vis l'entreprise McArthur.

Pour quiconque a suivi la marche politique de ce monsieur, depuis le jour où, dans un moment de désarroi, on l'a flanqué chef de cabinet, il est clair qu'il est incapable de régler comme il faut aucune question d'une importance majeure; mais une chose bien certaine c'est que son passage au pouvoir aura été désastreux pour l'avancement et le développement de notre Province.

N'y a-t-il pas encore cette question supérieure des taux de transport prélevés par les compagnies de chemins de fer?

Ici, comme ailleurs, ineptie et incompétence.

Nous avons un contrat qui nous donne un contrôle absolu; dans 48 heures un homme de nerf peut forcer les compagnies de chemins de fer à respecter leurs engagements dument signés et ratifiés par les parlements.

M. Bracken préfère sortir de sa Province où il a tous les droits, pour aller demander aux cours d'Ottawa, ce qu'il doit faire; la réponse ne s'est pas fait attendre longtemps; on l'a renvoyé chez lui battu.

Pendant ces voyages inutiles à l'étranger, grâce à ce manque d'initiative, les contribuables du Manitoba paieront aux compagnies de chemins de fer, de 7 à 10 millions de dollars.

Et l'on se plaint? Vraiment on a tort.

M. Bracken a droit à nos compliments car si nous n'avons pas de revenus, nous avons au moins le plaisir de payer des impôts et le gouvernement Bracken est là pour voir à ce que nous n'y manquions pas.

FEU ANDRE NEAULT

C'est une figure typique qui disparait de l'Ouest.

L'un des lieutenants de Riel en 1870, M. Neault a plusieurs fois fait preuve de grand courage et de bon patriotisme.

Depuis plusieurs années il vivait tranquillement à Saint-Vital, entouré des membres de sa famille et jouissant de l'estime de tous ceux qui se comptaient du nombre de ses amis.

Sa mort fait disparaitre une autre belle figure des premiers temps de la colonie manitobaine.

Chaque fois que nous enrégistrons la mort de l'un de ces vieux pionniers nous éprouvons un fort sentiment de regret, car il nous semble que chaque fois, c'est un peu le vieux pays qui s'en va et ce vieux pays, il était beau dans son énergie et sa vaillance.

Ces vieux pionniers et ces vieux guerriers, défenseurs de nos droits nationaux et religieux, ils ont droit à notre respect et à notre reconnaissance.

Nous offrons à la famille éplorée et à la nation métisse l'expression sincère de nos vives sympathies.

UNE BELLE PAGE D'ANDRE BELLESSORT

A Propos du Père Marquette

L'on a annoncé récemment que l'on installerait dans une des niches encore vides de la façade de l'Hôtel du Gouvernement, la statue de Louis Joliet, découvreur, avec le Père Marquette, du Mississipi.

A propos de ce fait historique du à des Canadiens, nous croyons intéresser nos lecteurs en leur faisant savourer une des plus belles pages, croyons-nous, de la littérature française contemporaine. Elle est de M. André Bellessort, que nous eumes l'honneur de recevoir à Québec, vers 1913, alors qu'il parcourait l'Amérique en qualité de conférencier de l'Alliance Française. M. Bellessort a écrit sur son voyage un livre intitulé: "Reflets de la vieille Amérique" où nous lisons deux délicieuses études sur des sujets canadiens; l'une sur l'oeuvre de Philippe Aubert de Gaspé et l'autre sur la Mère Marie de l'Incarnation. C'est de ces "Reflets de la Vieille Amérique" que nous extrayons la belle page qui suit sur le Père Marquette:

Nostalgie

Je crois bien que c'est en allant de Chicago à Détroit que, pour la première fois, je remarquai des wagons de marchandises qui portaient en lettres blanches le nom de "Père Marquette". Nous étions bloqués par la neige dans une gare, et autour de nous de longs convois étaient arrêtés. Je regardais d'un oeil distrait sur les lourdes voitures fermées les différents noms des compagnies: "Northern Pacific" — "New Haven" — "Harford" — et l'amusante abréviation de San Francisco: "Frisco". Mais le nom "Père Marquette" revenait plus souvent.

"Père Marquette", "Père Marquette"!.... le joli nom quand il est prononcé à la française, vif, allègre, gai et fin et qui claque comme une bonne paire de sabots sur la terre de France. On imagine un de ces hommes pas très grands, pas très forts, mais bien pris, rasés, l'oeil clair, un pli de malice picarde au coin des lèvres, toujours de belle humeur, curieux et débrouillards, industrieux et intrépides. On les rencontre à tous les étages de notre société. Dans le petit peuple de la campagne ou de la province ou de la campagne, ils sont renommés pour leur bon sens, leur ingéniosité, leur initiative. Dès qu'il se présente une difficulté, les voisins le consultent: qu'il s'agisse d'une porte qui ne ferme pas ou qui refuse de s'ouvrir, d'un cas douteux au jeu de boules, de la pêche, de la chasse, d'un garçon en apprentissage, d'une fille à mettre en condition, d'un notable à élire, d'une maison à bâtir, d'un nouveau chemin à tracer. Le soir, ils lisent; ils s'instruisent; ils se font des idées du vaste monde; leur esprit en éveil chemine sur des routes inconnues. Soldats, ce sont eux qui demandent les colonies pour voir un peu comment les choses se passent au delà de notre horizon. Ils vont toujours de l'avant et jusqu'au bout de ce qu'ils se sont promis; mais on ne sait jamais tout ce qu'ils sont capables de se promettre. Ils sont modestes, patients, si raisonnables! Mais, à l'heure des grandes aventures, ils donnent à la sagesse toutes les apparences de la témérité. Quand l'Eglise les a pris, les a longuement éprouvés et s'est bien consacré l'aiguillon de leur curiosité, elle les lâche à la conquête des pays les plus lointains, des âmes les plus étranges; et elle se remet à eux du soin d'étendre son empire et d'en préciser la figure. Tel devait être le fils de Nicolas Marquette, seigneur de Tombelle, le jésuite Jacques Marquette, natif de Laon, qui, tout en rêvant de déserts. de forêts, de grands fleuves et de sauvages, enseigna la grammaire à Reims, les humanités à Pont-à-Mousson et qui, envoyé au Canada dans sa vingt-neuvième année, y découvrit le Mississipi. Du moins c'est ainsi que j'aime à me le représenter durant cette interminable station entre Chicago et Détroit, par un après-midi de neige qui secoue son duvet sur la morne plaine.

....Il fait grand soleil: tout le pays n'est que verdure, nappes d'eau, forêts et silence. Je les vois dans leurs deux minces canots d'écorce, lui, son ami Joliet et les cinq Français qui les accompagnent. Les guides indigènes ont rebroussé chemin, épouvantés de l'audace des hommes blancs qui dérivent sur les eaux de la rivière Wisconsin vers on ne sait quels gouffres effroyables. Ils ne rencontraient pas une âme sur la rivière ni sur les rives. Le soir ils abordaient et campaient sous les bois ou dans l'herbe des prairies. Ils étaient les premiers hommes étrangers, peut-être les premiers hommes, dont le pas et la rame se fissent entendre de ces solitudes. Ils buvaient la première gorgée d'une coupe que Dieu avait remplie le jour de la création. Tout à coup leur route s'élargit: la rivière Wisconsin les passa doucement à l'immense Mississipi; et jamais on ne glissa plus doucement dans l'immortalité.

Les explorateurs d'autrefois, qui nous ont raconté leurs découvertes, se sont montrés généralement très sobres sur leurs émotions et sur la joie triomphale qui dut enfler leur coeur. Peut-être leur fatigue, leur surmenage, les empêchaient-ils de gouter pleinement leur victoire. Peut-être la réalisation de cette victoire leur semblait-elle d'un moindre prix que le désir qui les en avait si longtemps soutenus. Peut-être, religieux comme ils l'étaient, en attribuaient-ils l'honneur à Dieu seul, et, modestes comme ils l'étaient, se disaient-ils que, ce qu'ils avaient découvert, d'autres, à leur défaut, l'eussent aussi bien découvert. C'était la grande supériorité des inventions de l'esprit sur les découvertes du monde, que celui qui les a faites à tous les droits de croire que lui seul était capable de les faire. Si Christophe Colomb n'avait pas découvert l'Amérique, il n'y aurait rien eu de changé dans le monde que le nom de celui qui l'eut découverte. Mais qui aurait écrit "La Divine Comédie" si Dante était mort dans une émeute à Florence? Cependant le Père Marquttte nous avoue que la vue du Mississipi lui causa "une joie qu'il ne pouvait expliquer"; et je me figure que, le soir de ce grand jour, il aura distrait, à son souper, quelques gouttes de la petite provision de vin qu'il emportait dans son bagage.

Les voyageurs s'abandonnèrent au fleuve mystérieux dont le cours était plus paisible. C'étaient toujours les mêmes prairies, mais avec de hautes montagnes à l'horizon, les mêmes forêts, des iles qui émergeaient comme des bouquets d'arbres, des bancs de sable où couraient des cygnes sans ailes et où tourbillonnaient des nuées d'oiseaux. De temps en temps des poissons énormes effleuraient leur embarcation, et l'un d'eux la heurta si rudement que le Père le prit pour un tronc d'arbre et pensa

(A suivre en page 2)

CONFERENCE DE MONSIEUR GODFROY COFFIN AU CLUB CARTIER-MACDONALD DE MONTREAL.

(La Minerve)

On reproche au parti conservateur, dit M. Godfray Coffin, de n'avoir pas de programme approprié aux besoins de l'heure, de le résumer dans un mot: protection.

Mais si l'on examine froidement la situation présente, non pas avec un optimisme d'autruche à la Mackenzie-King, mais à la seule lumière des faits et de leurs conséquences, si l'on se rend à l'évidence des faits, l'on est bien forcé d'admettre que chez nous le tarif est le pivot autour duquel tourne toute la question économique. On n'y peut toucher sans que toutes les classes, producteurs et consommateurs, en soient directement et profondément affectées.

Ainsi, pourquoi nos revenus diminuent-ils, pendant que la dette nationale augmente — elle a fait dans le seul mois de novembre un bond de $40,000,000, — sinon parce que la crise se prolonge et s'aggrave chez nous, tandis que partout ailleurs, la situation s'améliore sensiblement, que les Etats-Unis et la France, par exemple, sont déjà de nouveau sur le chemin de la prospérité, que même l'Allemagne y entre résolument?.

Remontons à la source, étudions dans ses causes le mal qui sévit, adressons-nous à ceux qu'il atteint directement, à l'ouvrier qui chôme, à l'industriel dont les capitaux sont entamés, quand ils ne sont pas engloutis, de partout, de tous la réponse nous arrive la même: "Le tarif". Le tarif trop bas qui permet à l'étranger d'envahir notre marché, sans bénifice pour le consommateur, au seul profit du manufacturier d'outre-frontière et le quelques intermédiaires.

On prétend, en abaissant les droits de douanes, réduire les taxes? Duperie indigne d'hommes d'Etat un tant soit peu avertis..... Tout d'abord il faut que les impôts soient prélevés de quelque façon; s'ils ne le sont pas indirectement au moyen de droits d'entrée sur les marchandises étrangères entrant au pays, il faudra les exiger directement du contribuable, en taxant, par exemple son revenu. La seule différence, c'est que la répartition en sera moins juste.

Mais dans un pays comme le nôtre, abaisser démesurément les droits de douanes, c'est tarir la source même des revenus, c'est enlever au citoyen les moyens de payer l'impôt direct qu'on sera forcé de lui demander ensuite, car c'est paralyser la vie industrielle d'où proviennent toujours les plus grandes richesses, c'est condamner une partie de la population à émigrer, et l'autre à végéter misérablement.

Qu'au contraire le tarif soit élevé dans une mesure suffisante, aussitôt renait l'activité industrielle et commerciale. Chaque classe de producteurs jouit du marché domestique, cultivateurs et industriels échangent leurs produits à des prix rémunérateurs. Du même coup, chacun acquiert les moyens d'importer de l'étranger ce que notre sol ne produit pas, ou ce qui ne peut être fabriqué chez nous à un prix raisonnable, et les revenus dousniers ne s'en portent que mieux. Conséquence directe: les recettes de l'Etat s'élèvent, il devient en état de réduire à la fois et la dette nationale et les taxes. Et ceci est deux fois vrai au Canada, depuis que l'extravagante politique ferroviaire de l'ancien gouvernement libéral a forcé le pays à acquérir un immense réseau de chemins de fer qui coute $60,000,000.00 par an de déficits sans compter ce qu'il nous faut emprunter pour l'agrandir encore ou compléter son équipement. Que ces déficits disparaissent, au

(A suivre en page 3)

UNE BELLE PAGE D'ANDRE BELLESSORT

(Suite de la Page 1)

qu'il allait la mettre en pièce. Un jour, il srencontrèrent un monstre qui nageait. Il avait une tête de tigre toute grise, des oreilles droites, un cou noir, et le nez pointu d'un chat sauvage: c'était le jaguar pêcheur. Des bisons en troupeau défilaient le long des rives, leurs fanons balayant presque la terre; quelques-uns se tournaient vers eux en beuglant et semblaient essayer de les voir à travers l'épaisse broussaille de leur crinière. Ils descendaient le fleuve depuis plus d'une semaine sans avoir encore aperçu de vestiges humains. Cependant le soir ils évitaient d'allumer des feux, parce qu'ils craignaient les Peaux-Rouges et, plus que les Peaux-Rouges, les Espagnols ou les Anglais. Mais les Anglais ne s'étaient pas aventurés aussi loin.

Enfin, le neuvième jour, un petit sentier battu qui s'enfonçait dans une belle prairie leur indiqua la présence de l'homme. Le Père Marquette et son fidèle Joliet le suivirent pendant près de deux lieues jusqu'aux premières cabanes du village. Alors ils lancèrent le cri huron ou algonquin qui annonce l'approche d'amis. Les habitants, des Illinois, sortirent. Ils connurent à la robe noire du Missionnaire que les étrangers devaient être de ces Français dont le nom et la bonne renommée étaient venus jusqu'à eux. Quatre vieillards s'avancèrent à leur rencontre avec des calumets empanachés de plumes rouges et vertes qu'ils élevaient au-dessus de leur tête; et le cacique leur dit dans ce langage qui s'associait la majesté de la nature et qui donnait à leur humble hospitalité une magnificence royale: "Que le ciel est beau, Français, quand tu viens nous visiter! Jamais la terre n'a été si belle, ni l esoleil si éclatant; jamais notre rivière n'a été si calme ni si nette de rochers que vos canots ont enlevés en passant; jamais notre tabac n'a eu si bon gout, ni nos moissons n'ont paru si belles. C'est toi qui connais le grand Génie qui nous a tous faits. C'est toi qui lui parles et qui écoutes sa parole... Tout notre bourg t'attend et tu entreras en paix dans toutes no scabanes". Avouez qu'un pareil accueil valait bien les réceptions à la gare, les orphéons, les discours, et les banquets officiels.

Les deux Français firent leur entrée dans le village, précédés d'un héraut qui écartait les curiosités importunes. On leur offrit des ouvrages en poils d'ours et de bison, des ceintures teintes de vives couleurs. Le Père Marquette se plut à noter leurs chansons. Et nos voyageurs, qu'on voulait retenir et à qui on représentait les dangers du voyage, regagnèrent le lendemain la grand'route fluviale. Mais le chef suspendit au cou du Père un calumet dont les plumes devaient l'accréditer et le sauvegarder chez les autres tribus, car, nous dit-il, "rien parmi eux n'est plus mystérieux ni plus recommandable. On ne rend pas tant d'honneur aux couronnes et aux sceptres des Rois qu'ils lui en rendent. Le calumet semble être le dieu de la paix, de la guerre, l'arbre de la vie et de la mort."

Le Mississipi roulait des eaux plus rapides et plus troubles. Ils passèrent devant des rocs abrupts où l'on avait peint deux monstres à face humaine, cornus comme des chevreuils, barbus comme des tigres, dont la queue s'enroulait autour de leur corps bardé d'écailles, encerclait la tête, revenait entre leurs jambes, et se terminait en queue de poisson. Puis ils entendirent des grondements épouvantables: un fleuve, le Missouri, déversait dans le "Père des Eaux" son tribut d'arbres arrachés, et ses flots impétueux. Puis ce fut un autre affluent, l'Ohio, qu'ils dépassèrent. Ils atteignirent ainsi le village Akansea, le village des Arkansas, où les hommes allaient nus, et les femmes couvertes de peaux. Mais là, surs désormais que le Mississipi ne se jetait pas dans la Mer Vermeille, comme on appelait alors le golfe de Californie, ils s'arrêtèrent et le remontèrent jusqu'à l'embouchure de la rivière des Illinois qui les conduisit à l'endroit où s'élève aujourd'hui Chicago.

J'ai toujours gardé — je dirais presque dans les yeux — la splendide vision des guerriers troyens ramant sur

(A suivre en page 4)

LE DOCTEUR RITCHIE, dentiste ouvrira un bureau le 1er mai dans le haut de la pharmacie de McRuer, 78 Provencher, St-Boniface.

CONFERENCE

(Suite de la page 1)

moyen d'échanges commerciaux plus nombreux, et le contribuable canadien sera soulagé d'autant.

On le voit: toute la question économique se ramène à une question de tarif. C'est là que git le mal, c'est là aussi que se trouve le remède, selon qu'on le remanie dans un sens ou dans un autre, à la hausse ou à la baisse. Il n'y a que les opportunistes, genre Lapointe et Mackenzie-King, à ne pas s'en apercevoir, tout obsédés qu'ils sont à se rallier les progressistes dont l'égoïste et précaire appui les maintient au pouvoir. Et le parti conservateur a plus que jamais raison de maintenir au premier plan et comme premier article de son programme la politique nationale de protection qui nous a fait ce que nous sommes, et dont nous avons, plus qu'à aucune époque un pressant besoin.

Et puisque les maitres du jour n'ont ni le courage, ni le désintéressement ni le patriotisme de l'appliquer, le Canada doit regarder ailleurs, et c'est inévitablement vers l'opposition conservatrice que ses regards se tournent, et de même coup, vers l'homme qui la dirige.

Des convictions de M. Meighen à l'égard de la politique tarifaire personne ne peut douter, avec lui rien d'ambigu, rien d'équivoque, rien qui ne soit clairement défini. Son attachement à la politique de M. MacDonald, suivie par Laurier lui a même valu, et sans qu'il se fit illusion, la perte de son comté au Manitoba. Il n'a jamais cessé et ne cessera éjamais d'être protectionniste, protectionniste modéré, mais non moins sincère pour cela. Et voilà une première raison qui fait de lui, en saine logique, le chef du parti conservateur. Plusieurs autres viennent s'ajouter à celle-là. De l'aveu de ses adversaires les plus irréductibles, il est à l'heure actuelle le cerveau le mieu outillé et le premier parlementaire du pays; aucune question n'est soulevé en chambre, qu'il ne soit en état de discuter, de disséquer sous tous ses aspects. Joignez à cela une droiture, une intégrité devant laquelle tous s'inclinent, et dites-moi, conclut M. Coffin, si le parti conservateur ne possède pas là un chef idéal, au point de vue canadien?

Et au point de vue québéquois? au point de vue canadien français? C'est de ce côté qu'on l'a attaqué chez nous, parce qu'on était forcé de reconnaître à tous égards sa supériorité.

Eh bien oui. Qu'est-ce que les politiciens libéraux de Québec ont à lui reprocher? Ses sentiments prétendus hostiles à l'égard de notre race? Infâme calomnie, colportée aux quatre coins de la province suivant le mot d'ordre donné par le Globe de Toronto par toute la cohorte des politiciens libéraux désireux de masquer d'un préjugé aux yeux de l'électorat les véritables questions en jeu. Il y a quatre ans et plus que le défi leur a été lancé d'apporter un seul fait, un seul mot, un seul geste à l'appui de leurs accusations, e tpar aucun d'eux la défi n'a été à aucun moment relevé. Tellement qu'ils ont fini par abandonner ce chapitre, ridicule à force d'être odieux, pour se rabbattre uniquement sur ce qu'ils appellent hypocritement l'impérialisme de M. Meighen.

Chose singulière: ceux qui accusent M. Meighen d'impérialisme sont les mêmes hommes qui, en 1916, taxaient d'allemande sa politique, parce qu'il voulait diminuer la préférence britannique au profit de l'industrie canadienne: ce sont les mêmes hommes qui, depuis trois ans, ont augmenté cette préférence, au point de conduire à la ruine deux industries aussi importantes que celles de la laine et de la chaussure: ce sont les mêmes hommes qui applaudissaient Oliver, ce grand ami de Laurier, quand il déclarait en 1917, qu'avant d'imposer le service militaire au Canada, il fallait d'abord prélever dans Québec seul 100,000 hommes; qui ont applaudi Laurier quand il affirmait à Régina que la province de Québec, sa province, n'avait pas fait son devoir: qui ont applaudi Laurier, au début de l'immense conflit, quand il proclamait que le Canada devait y aller de toutes ses ressources, jusqu'aux sacrifices: qui ont souscrit sans murmurer à toutes les mesures de guerre dont l'aboutissement inévitable était la loi du service militaire: qui quinze ans auparavant, avaient applaudi à l'envoi de troupes au Transvaal, participer non pas à la défense de "nos droits et de nos libertés", suivant l'expression de M. Lemieux, mais à l'asservissement d'un petit peuple libre; les mêmes hommes enfin qui, récemment, applaudissaient à tout rompre M. Mackenzie-King, losrque celui-ci confiait à l'amiral Fieldle solennel message que, si un nouveau conflit éclatait, comparable à celui que nous avons eu tant de peine à traverser, le Canada saurait faire sa part "comme dans le passé....."

L'impérialisme (?) de M. Meighen, il s'est manifesté à Londres, à la conférence de 1921, quand il a posé les bases de nos relations avec l'empire, les "quatre points", dont l'énoncé faisait dire aux journaux les plus sincèrement nationalistes de Québec que c'était là un retour bien marqué à la politique foncièrement canadienne de MacDonald. L'impérialisme prétendu de M. Meighen ne l'empêche pas de combattre de toutes ses forces la préférence britannique véritable plaie de notre régime tarifaire. Un impérialisme comme celui-là, ni Cartier, ni MacDonald, ni Lafontaine, ni même Papineau n'en aurait rougi.

Il faut que passe la vague du fanatisme, de l'erreur et du préjugé. Elle a passé, et déjà elle s'apaise et bientôt mourra. Elle a déferlé sur notre province en 1885, quand on lança contre MacDonald, comme aujourd'hui contre son successeur, les plus fausses et les plus infâmes accusations. Elle passera une fois de plus, et le préjugé finira d'exercer sur notre province sa néfaste influence. Trop de désastres ont suivi son triomphe pour qu'il puisse régner longtemps.

Et le conférencier de conclure par un vibrant appel à l'union au courage et au travail de tous les amis de la cause, la cause de la vérité, la cause du droit, la cause du Canada, et pour cela même, la cause du parti conservateur.

NOUVELLES DE FRANCE

Une Apothéose Révolutionnaire

Si le gouvernement issu du Cartel des Gauches a violé vis-à-vis des électeurs tous ses engagements fiscaux; s'il n'a pas baisser le prix de la vie, bien au contraire; s'il n'a pas fait hausser le franc; s'il n'a pas réduit les impôts; s'il a conservé le double décime; s'il charge les dettes de l'Etat de nouveaux emprunts intérieur et extérieur; en revanche il accomplit point par point le programme politique qu'il a signé d'une part avec les radicaux, de l'autre avec les socialistes.

Il y a quelque temps c'était la déclaration de guerre aux catholiques du ministre François-Albert, après l'expulsion des religieuses; c'était la déclaration de M. Herriot devant la commission des finances, demandant la suppression de l'ambassade au Vatican; c'était l'amnistie de Caillaux et de Malvy; voilà jusqu'à nouvel ordre pour le compte des radicaux de la rue de Valois et de la rue Cadet.

Récemment le gouvernement jetait un os à ronger aux socialistes, en attendant les propositions contre le capital que préparent ces derniers, dans ce tapageur transfert du corps de Jaurès au Panthéon.

Car cette procession derrière les restes du tribun révolutionnaire, cette pompe, ces musiques, ces cierges, cet encens, ce culte paganique qui rappelle les imbéciles exhibitions de la déesse Raison, tout cela n'était fait que pour complaire aux meneurs du parti socialiste.

N'était-il pas naturel, d'ailleurs, qu'au moment où on effaçait les crimes des grands défaitistes de la guerre, on fit l'apothéose de l'homme qui, jusqu'au dernier moment, tendait les bras aux Allemands qui nous menaçaient, au point d'obtenir de M. Viviani qu'il retirât nos troupes de la frontière déjà envahie par l'ennemi.

Dieu sait ce que nous a valu de morts cette inutile manifestation et cette illusion dans laquelle Jaurès a entretenu le gouvernement des intentions pacifiques du socialisme allemand.

Rien qu'une telle erreur suffirait aux yeux de l'histoire pour disqualifier un homme qui ne fut qu'un haut-parleur, un acteur de verbe et de gestes, mais qui fut toujours dénué de logique, de bon sens et de raison.

On rappelait encore il n'y a pas bien longtemps — c'était un de ses intimes — que dans les emportements de son imagination oratoire, le tribun finissait par ne plus savoir ce qu'il disait et même où il se trouvait, au point de se contredire lui-même et de tourner le dos à ses auditeurs.

Telle fut d'ailleurs la vie de l'homme qu'on a porté au Panthéon, vie faite de continuelles contradictions, de reniements, de dangereuse idéologie, d'un tel amour hystérique de l'humanité qu'il en oubliait sa patrie et la précipitait vers les pires excès de l'anarchie.

Ce fut, a dit M. Herriot, une victime de la paix. De quelle paix? Car si Jaurès prêchait un embrassement général des peuples, il prêtait la main dans son pays à une guerre intestine.

Il ne faut pas oublier, en effet, que le centre-gauche Jaurès, l'élève des prêtres d'Albi, le protégé des monarchistes du Tarn pour lesquels il fit campagne, fut aussi, après son reniement, un des plus ardents soutiens de Combes et de sa politique antireligieuse.

Il ouvrait les bras aux Allemands, mais il les fermait à ses compatriotes coupables d'avoir conservé une foi qu il avait perdue et de vivre d'une vie religieuse qu'il leur interdisait avec les sectaires dont il espérait que la politique ferait le chemin à ses doctrines d'anarchie.

Donc, le gouvernement a dépensé 650,000 francs, l'argent des contribuables, à célébrer la mémoire du chef des socialistes, non plus des dilettantes et des riches ambitieux qui prennent cette étiquette pour duper les ouvriers, mais du chef des communistes qui se réclament de Moscou et des Bolchéviks. Et l'on a pu voir défiler, dans les rues de Paris, à côté des bourgeois officiels du radicalisme, toutes les forces de la subversion, dans un cortège qui ressemblait à une mobilisation de l'armée anarchique.

Ceux-là ont donné la véritable note à cette journée de saturnale révolutionnaire, où ils défilèrent derrière les drapeaux russes, sur cette avenue des Champs-Elysées où naguère passaient les drapeaux déchiquetés des régiments de la patrie.

Par la pensée, on pouvait évoquer les cérémonies qui, à Saint-Petersbourg et à Moscou, préludèrent, sous Kerensky, à l'entrée en scène des bandes de Lenine et Trotsky.

Car ce que les communistes ont vu dans l'apothéose de Jaurès, ce n'est point l'hommage rendu au talent oratoire du tribun, mais la glorification des doctrines dont il fut l'éloquent propagandiste et qu'ils entendent appliquer quand M. Herriot et ses amis leur en auront bien préparé les voies.

Ils les préparèrent solennellement en cette journée du 23 novembre, et c'est aux frais de l'Etat que les contingents de l'armée révolutionnaire ont pu se grouper tout autour de cette tribune où M. Herriot, avec des trémolos dans la voix, faisait l'apologie de l'apôtre du communisme.

(La Nouvelle France)

UNE BELLE PAGE D'ANDRE BELLESSORT

(Suite de la deuxième page)

le Tibre. Les eaux et les bois regardent avec étonnement ces nouveaux venus, leurs boucliers qui brillent au loin et leurs carènes peintes. Le vieux Fleuve qu'ils remontent semble refluer avec eux et les porter de lui-même vers la Rome future. Ici, ce n'est qu'un pauvre Jésuite qui découvre, dans son frêle esquif, l'emplacement des grosses cités de l'avenir. Il s'est mis en partant "sous la protection de la Vierge Immaculée." Mais les fleuves ne suspendent point leur cours. Aucun miracle ne facilite sa pénible navigation; aucun prodige ne l'accompagne, si ce n'est celui de son endurance. Il n'a point d'armes. Ce que vous prendriez pour une petite épée est une croix. Le moindre émigrant rougirait d'un baluchon comme le sien. Pourtant nul conquérant n'a jamais trainé derrière lui un bagage aussi considérable que ce qu'il apporte dans les plis de sa soutane blanchie aux coutures et dans ses mains vides: toute la civilisation, la connaissance et la valeur des âmes, les anciens trésors de Rome, le génie de la France et son amour de l'ordre, et son intelligente énergie, et son humanité, son humanité surtout! Et les paroles sacrées dont il éveille pour la première fois les échos de cette nature sans passé, y retentiront pendant des siècles.

Mais à quoi bon, Père Marquette? Vous ne conquérez pas pour nous, hélas! "Sic vos non vobis..." comme le récitaient naguère vos élèves dans votre classe de Reims. Pas une motte de cette terre où vous imprimez la première trace humaine ne reviendra aux petits Marquette de France. Oh, je sais ce que vous répondriez... Nous ne vous en remercions pas moins d'avoir ajouté à la gloire de notre nom. Tout de même, les petits Marquette n'auraient pas traqué ni exterminé vos chers Illinois ni vos chers Algonquins ni vos beaux Miansis qui ramenaient leur barbe au-dessus de leurs oreilles; et je suis convaincu qu'ils les auraient fait entrer dans la grande famille française.

Le Père Marquette ne survécut pas longtemps à la découverte qui devait un jour promener son nom sur toutes les voies ferrées des Etats-Unis. Deux ans après, cet homme de Dieu revenait de prêcher l'Evangile aux guerriers Illinois. Il longait, toujours dans son canot, la rive du Michigan, quand, ainsi que le roi de Thulé, il sentit venir la mort. On le porta sur la berge. C'était à l'embouchure de la petite rivière de Luddington. Ses compagnons élevèrent à la hâte une cabane de branches. La forêt était silencieuse; et il entra dans le grand silence aussi doucement qu'il était entré dans les grandes eaux du Mississipi. Les sauvages qui l'entouraient durent pousser leur hoa, hoa! Et ce fut tout.

Vous direz ce que vous voudrez: en ce temps-là l'Amérique était rudement belle.

(Le Terroir)

ASSEMBLEE IMPORTANTE

Une assemblée importante aura lieu le 6 janvier 1925 à 7 heures et 45 p.m. au "Board of Trade" sous les auspices du "Bureau of Control of Veteran Organizations" où M. T. Gargan présentera un "Bill for State Insurance".

Des notables de différentes organisations importantes seront représentés à la tribune, et, si le bill est introduit, ils donneront leur concours et une assistance tangibles pendant les 365 jours de l'année: ils réduiront les taxes: ils ressusciteront le commerce et ils donneront au pays de solides bases financières, tout en aidant à rétablir les vétérans de la guerre et en veillant à leur confort dans les hôpitaux.

Veuves et orphelins, il est de votre devoir de vous occuper de cette question, et vous serez présents à l'assemblée au "Board of Trade".